

Les Fribourgeois et leurs médecins dans la seconde moitié du XIX^e siècle¹

Alain BOSSON
historien (Fribourg)

Dans un almanach fribourgeois très populaire, on pouvait lire en 1872, dans la rubrique des histoires drôles: «Mon pauvre mari, disait madame P., le voilà mort! Et dire pourtant qu'il avait trois médecins autour de lui. – Mon Dieu! dit son cousin, que vouliez-vous qu'il fît contre trois?»² Dans la même veine, quelques années plus tard (1887): «On demandait à un paysan très souffrant pourquoi il ne faisait pas venir un médecin: – Mon Dieu, dit-il, ici, dans le village, on a eu de tout temps l'habitude de s'en passer: nous mourons tous de père en fils de mort naturelle.»³ Publiés dans un périodique qui, par ailleurs, s'est engagé activement dans la propagation des préceptes hygiénistes, ces textes humoristiques contrastent fortement avec les formes et les contenus des nécrologies de médecins insérées dans la presse populaire ou, encore, des histoires édifiantes mettant en scène le dévouement apostolique des hommes de l'art.⁴ En revanche, l'attitude de la population envers ses médecins stigmatisés par ces histoires drôles, sa méfiance, voire son indifférence, sont très fréquemment attestées par les membres du corps médical fribourgeois, dans les rapports écrits qu'ils font parvenir aux autorités sanitaires cantonales. Homme de la dernière heure, le médecin fribourgeois du XIX^e siècle n'est souvent appelé qu'au tout dernier moment, dans un environnement qui est loin d'être acquis aux lumières médicales. Pour tenter de comprendre les difficiles conditions de l'exercice de la médecine dans cette

¹ Conférence prononcée le 15 octobre 1999 lors de l'Assemblée annuelle de la Société Suisse d'Histoire de la Médecine et des Sciences Naturelles (Lucerne).

² *Nouvelles Etrennes Fribourgeoises (NEF)*, (6), 1872, p. 102.

³ *NEF*, (21), 1887, p. 104.

⁴ Voir notamment «Vermischtes – Der Arzt» in: *Sonntags-Blatt der Freiburger Zeitung*. Fribourg, 1893, n° 40, p. 160. Cette histoire pathétique relate la conduite d'un médecin de campagne au chevet de sa fille agonisante, qui reçoit vers minuit la visite d'un pauvre le réclamant au chevet de sa femme en couches. Le médecin se rend auprès de la parturiente, sauve la vie de la mère et de l'enfant, et s'en retourne chez lui pour découvrir le décès de sa propre fille – sa fille unique précise-t-on.

région de la Suisse, il convient de s'arrêter quelque peu sur les traits dominants de la société fribourgeoise dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Fribourg: un canton rural replié sur lui-même

La défaite des cantons catholiques lors de la Guerre du Sonderbund (1847), qui allait rendre possible l'émergence de l'Etat fédéral de 1848, avait été ressentie comme une cuisante humiliation par une majorité de la classe dirigeante du canton de Fribourg.⁵ Avec le triomphe de la Suisse protestante, un régime radical et anticlérical s'était mis en place à Fribourg entre 1847 et 1856. Malgré d'importantes réformes institutionnelles et législatives – on lui doit notamment la refonte complète de la loi sur la police de santé (1850) – le régime se montra rapidement impopulaire. Manquant d'appuis auprès d'une population essentiellement rurale et attachée à l'Eglise, le régime tomba en 1856, laissant un souvenir honni dans la mémoire cantonale. Dans les décennies qui suivirent, tandis que la Suisse des radicaux connaissait de profondes mutations socio-économiques dues au développement industriel et à l'urbanisation, l'autre Suisse, la Suisse rurale et catholique, le «camp des pauvres» selon l'expression de l'historien François Walter, connaîtra un long repli sur soi. A l'heure de la laïcisation et du développement économique, Fribourg empruntera un chemin à part. Sous l'égide des leaders du parti conservateur et de son chef de file, Georges Python (1856–1927), le canton vit à l'heure de la «République chrétienne» (1881–1913). Canton rural au fort enracinement catholique, le Fribourg de la fin du XIX^e siècle continue à présenter un visage traditionnel marqué par le faible niveau d'instruction et la pauvreté d'une grande partie de sa population. Sur le plan sanitaire, les conditions de vie miséreuses, la malnutrition et le manque d'hygiène ont régulièrement été mis en évidence et dénoncés par les médecins fribourgeois et par les membres de la Commission de santé.

Une médicalisation entravée

Avec 41 médecins en 1808 et 48 en 1832, pour respectivement 74'000 et 87'000 habitants, le canton de Fribourg tenait un rang honorable au palmarès des cantons suisses du point de vue du taux de médicalisation, à hauteur d'environ 5,5 médecins pour 10'000 personnes. Après le Sonderbund, le nombre réel et le nombre relatif des médecins va cependant connaître une chute signi-

⁵ Voir notamment: RUFFIEUX, Roland: «Le Sonderbund: la vision des vaincus» in: *Guillaume-Henri Dufour dans son temps*. Genève, Société d'histoire et d'archéologie, 1991, pp. 327–347.

ficative: en 1889, avec 2,83 médecins pour 10'000 habitants (moyenne suisse: 5,19), Fribourg se trouve à l'antépénultième place, ne devant que le Valais et Appenzell Rhodes-Intérieurs. Le district germanophone de la Singine, avec seulement deux praticiens et sept sages-femmes pour une population de 18'224 habitants, compte parmi les régions les plus sous-médicalisées de Suisse, avec un taux de 1,09 médecin pour 10'000 habitants. Les autres professions médicales sont également placées sous le signe de la pénurie, qui bénéficie largement à des guérisseurs locaux et autres «illégaux» de la médecine, mollement pourchassés par des autorités en partie acquises à leur cause. Sur le plan institutionnel, même disette: de modestes hôpitaux de district qui ouvrent leurs portes à partir des années 1860, à la charge de communes exsangues et largement tributaires de la charité publique et, plus préoccupant, l'ouverture tardive d'un hôpital cantonal (1920) sous-équipé, attestent les retards importants pris par Fribourg sur la voie de la médicalisation. Dans ce contexte difficile, l'exercice du métier de médecin est loin de constituer une sinécure.

Par monts et par vaux

Le médecin fribourgeois de la deuxième moitié du XIX^e siècle ne pouvait guère espérer s'enrichir par la pratique de son art, même au cas où son revenu était complété par des indemnités pour vaccinations ou par un traitement annuel fixe – c'est le cas, par exemple, du secrétaire de la Commission de santé et des médecins attachés à l'Hôpital des Bourgeois de Fribourg. Même pour les praticiens installés dans la capitale, les journées sont marquées par de longs déplacements dans la campagne à cheval ou à bicyclette, par tous les temps et à toute heure. Même le dimanche, jour de consultation prisé des habitants de la campagne, le médecin est actif. Les actes médicaux demeurent cependant peu nombreux, et le plus souvent mal payés par une population essentiellement pauvre qui n'a pas toujours distingué, en milieu catholique, l'acte médical payant d'un acte de charité gratuit. Fréquemment appelés en dernier recours et au dernier moment auprès de patients déjà en état critique, les médecins étaient bien souvent confrontés à des maladies contre lesquelles la science médicale et la pharmacologie de l'époque n'avaient rien, ou rien d'efficace, à proposer. L'empirisme, si souvent reproché aux «charlatans», était de mise dans la plupart des thérapeutiques proposées. La combinaison parfois compliquée de substances chimiques puissantes et d'ingrédients naturels était préconisée dans les affections les plus diverses: le Dr Lenthé à Chiètres guérit un cas de noma, en 1854, «par l'application de chlorure de chaux et l'usage interne de quinquina avec les acides minéraux»⁶; la

⁶ *Compte-Rendu du Conseil d'Etat du canton de Fribourg pour l'année 1854*, p. 125.

même année, le Dr Huber à Morat annonce qu'il est venu à bout d'une épidémie de cholérine «par l'huile de ricin et par des émulsions avec addition, dans quelques cas, de préparations opiacées et d'éther sulfurique»⁷; quant au Dr Vorlet, à Villeneuve, c'est un diabète qu'il affirme avoir guéri en 1853 «par le laudanum avec la quinquina, des tisanes nitrées et des aliments gras.»⁸

La médecine scientifique, qui triomphe à cette époque dans les laboratoires de recherche européens, est loin de confirmer son essor dans la dure et complexe réalité du terrain. Les médecins fribourgeois, s'en rendront compte à leurs dépens, victimes, parfois, de l'indifférence ou de l'hostilité d'une population dont les valeurs ancestrales se trouvent brusquement confrontées et remises en cause par des savoirs scientifiques qui les déprécient.

Les Fribourgeois plébiscitent les guérisseurs locaux

En étudiant les volumineux rapports de la Commission de santé et la correspondance échangée avec les médecins, on est surpris par l'ampleur du phénomène de la médecine considérée comme «illégal» dans le canton durant la période concernée. S'il est impossible de tenter une approximation de la proportion d'actes médicaux illégaux, c'est-à-dire entrepris par des personnes dépourvues de patentes reconnues, il semble que l'on puisse aisément affirmer que la pratique illégale de la médecine a pu être, dans certaines régions, au moins l'égale de la pratique licite. Sans parler de l'automédication, phénomène souvent sous-estimé, ni des charlatans de grand chemin qui traversent sporadiquement le canton en vantant des elixirs miraculeux, le succès des guérisseurs locaux détenteurs de «secrets», des matrones ou des rhabilleurs a posé des problèmes sérieux de concurrence matérielle et intellectuelle aux médecins du canton. Issus du même milieu que les personnes qu'ils acceptent de soigner, le plus souvent gratuitement, ces thérapeutes occasionnels sont bien implantés socialement et parlent le même langage que leurs patients. Ils bénéficient en outre de la complicité bienveillante des autorités et de la passivité de la justice, au point que les médecins hésitent à déposer des plaintes, même dans les cas d'abus les plus graves.⁹ La popularité de certains rhabilleurs est encore attestée par les pétitions adressées en leur faveur par les habitants des campagnes. Le cas de Joseph Zosso, cordonnier à

⁷ *Ibid.*, p. 124.

⁸ *Compte-Rendu du Conseil d'Etat du canton de Fribourg pour l'année 1853*, p. 106.

⁹ Voir à ce propos la lettre du Dr Clerc à la Commission de santé du 10 janvier 1860, AEF, DS Ia 7 p. 160, ou les propos du Dr Pégaitaz en séance de la Société de médecine du 29 janvier 1877, AEF, SM 1877-1905, p. 2.

Tavel, est un exemple significatif: une pétition en sa faveur est signée en janvier 1885 par non moins de 1350 personnes, et sera soutenue par le préfet du district. Malgré plusieurs enquêtes, Zosso ne sera nullement inquiété.

Que dire, en synthèse, de la condition du médecin fribourgeois et de ses rapports avec la population au temps de Louis Pasteur?

Un dialogue difficile mais des ouvertures: les vaccinations et l'hygiénisme

Fruit de la culture savante, la médecine «officielle» eut beaucoup de peine à faire son entrée dans les référents culturels de la population fribourgeoise. Sa relative impuissance thérapeutique ne fit qu'accentuer cette distance, et contribua à faire les beaux jours des «illégaux» de la médecine, des plus probes aux plus malhonnêtes. Certes, tous les médecins n'étaient pas arrogants, loin s'en faut, et un certain nombre d'entre eux jouissaient d'une grande estime au milieu de leur communauté. Il n'en demeure pas moins que le tableau reste globalement sombre: métier difficile et peu rentable, l'exercice de la médecine dans un canton rural et pauvre est une gageure pour les rares candidats qui s'y risquent. Cependant, les campagnes de vaccinations, obligatoires dès 1873, et l'inlassable engagement du corps médical en faveur de l'hygiène, finiront, à la longue, par familiariser les populations avec la figure du médecin et contribueront à établir un commencement de consensus hygiénique. Mais cette histoire, c'est le XX^e siècle qui la vivra.